

« Focaliser notre sensibilité sur la personne du patient ne suffit pas pour comprendre sa souffrance et l'en délivrer. Encore faut-il expérimenter en nous cette souffrance, c'est-à-dire la ressentir vivement, et ce, sans être bouleversé ».

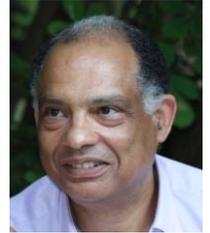
Juan David Nasio

« Un psychanalyste sur le divan »

Savoir et connaissance

Par Alain Héril

A Paul Gradwohl



Qu'est-ce qui fait de nous un bon psychopraticien ? Quels sont nos critères d'évaluation pour être sûrs que nous sommes à la bonne place ? Et de la meilleure manière qu'il soit ?

Beaucoup répondront à ces questions que la cessation des symptômes ou de la douleur psychique du patient est le signe inéluctable de notre réussite. Certes on peut en convenir. Mais que dire de tous ces patient(e)s qui quittent nos cabinets en cours de travail thérapeutique...pour y revenir beaucoup plus tard et reprendre le travail ? Au moment de leur départ initial, y a-t-il faillite du thérapeute ? Non, il y a juste une suspension, un arrêt, une attente...

Et que faire de toutes ces résistances au changement et au transfert qui nous mettent dans une sensation désagréable d'échec ? Et si le seul arrêt du symptôme est notre garantie de réussite, cela laisse entendre que notre rôle n'est que de faire cesser celui-ci, le faire taire...Alors quelle différence entre un psychopraticien et un médecin ?

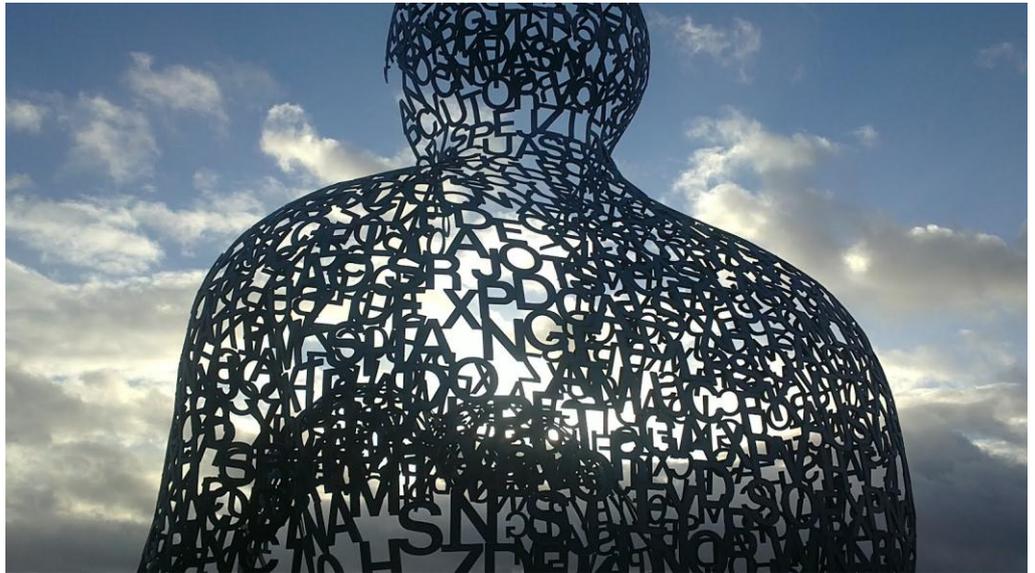
Jacques Lacan disait que l'analyste ne s'autorise que de lui-même. A mon avis il avait fortement raison mais cela ne « règle » en rien la question intime de la légitimité. Sur quelles bases peut-on s'autoriser sans être dans une auto-proclamation purement narcissique et usurpatrice ?

Ce qui pose la question du savoir. Le thérapeute a un savoir. C'est celui qu'il acquiert au cours de ses formations. Ce savoir est une matière à laquelle il puise régulièrement afin de mieux appréhender les difficultés de son patient. C'est une grille d'analyse, un support, un tuteur. Mais ce savoir n'a de sens dynamique que s'il est en arrière plan de l'accompagnement thérapeutique. Il ne doit pas encombrer le champ de la rencontre, du dialogue, de la relation. Mais il en est le préalable indispensable.

Il est étonnant de s'apercevoir qu'un thérapeute passe de nombreuses heures à travailler sur la notion de « patient » (ou de « client ») et celle-ci est la pierre de touche de son travail à venir...sans que jamais il ne l'éprouve directement. Cette expérience n'a lieu qu'au sein de son cabinet quand il se retrouve seul sans ses camarades d'apprentissage autour de lui. Il est thérapeute, il a appris pour cela, mais il est seul et « sans filet » !

Et certains de dire que si la relation est au centre de cette approche, pourquoi apprendre ? Pourquoi un savoir sur l'autre ?

Soyons clairs : le savoir du thérapeute l'aide avant toute chose à s'inscrire dans une histoire. Il s'agit de saisir à quel point nos aînés ont bravé pour la plupart leurs époques pour théoriser (souvent à partir d'eux-mêmes et de leur clinique) une approche de l'humain, une méthodologie, une philosophie singulière. Comprendre les liens que nous avons avec Freud, Jung, Lacan,



Perls, Dolto, Berne, Erickson, Ferenczi et les autres c'est s'inscrire dans une filiation en respectant les règles et les limites. Le savoir sert à donner du sens à sa famille d'accueil. Car nous sommes essentiellement accueillis dans le sein d'une famille dont nous sommes les fils et les filles, les frères et les sœurs...

Ainsi à chaque fois que nous entrons dans notre cabinet, nous le faisons symboliquement à la suite de nos aînés auxquels nous rendons ainsi hommage...

De cela on pourrait croire que le patient n'en a que faire, tout occupé qu'il est de ses symptômes et de sa souffrance. En fait, inconsciemment il prend appui sur le supposé savoir du thérapeute pour se délivrer de ses maux. Il sait qu'une interprétation (même non-dite) sera faite de sa parole et que le thérapeute à une formation suffisante pour saisir ce qui est dit au-delà des mots.

Les « fantômes » des aînés sont agissants pour le patient comme pour le thérapeute.

Mais il est évident que cela ne peut suffire. Car si le savoir est présent dans tous les livres de psychologie, s'il représente un nécessaire savoir faire ; le patient a besoin d'un savoir-être du thérapeute pour laisser s'épanouir ce qu'il a besoin d'avouer (ou de taire).

Ce savoir-être du thérapeute constitue la connaissance. Elle ne peut s'établir qu'à partir du propre travail que le thérapeute aura fait sur lui-même. Là encore il s'agit d'une garantie de sérieux mais plus encore de la certitude que le thérapeute a parcouru son propre chemin, a déblayé les scories psychiques qui pouvaient l'empêcher de voir, d'entendre, de dire, de comprendre, de saisir... d'accompagner en étant parfaitement présent à l'autre.

La connaissance est une naissance mutuelle de l'un à l'autre.

Mais au-delà de son travail thérapeutique propre, le psychopraticien se doit d'ouvrir sa connaissance par l'accès au sensible.

Autant le savoir est repérable et quantifiable, autant la connaissance l'est moins.

Quand je parle ici de sensible il s'agit pour le psychopraticien d'accepter d'inscrire dans sa formation des moments de doutes voire de vide où il ne sait pas vraiment à quoi va lui servir ce qu'il apprend et éprouve. Il sait intuitivement qu'il « travaille son outil », c'est-à-dire une meilleure appréhension de ce qu'il est. C'est la partie la moins évidente de l'apprentissage, la moins palpable car rien n'est certain dans cette aventure de soi.

Mais il me paraît bon d'affirmer qu'un bon thérapeute est un humain qui se cherche continuellement dans le silence et dans l'épreuve de chaque jour.

Jamais satisfait, toujours questionnant.

Jamais définitif, toujours en mouvement.

Jamais rassasié, toujours affamé.

De savoir...et de connaissance.

Si je reviens à ma première question : qu'est-ce qui fait de nous un bon psychopraticien ? , j'en arrive à croire, au développement de ces lignes, que c'est quelqu'un qui est ce qu'il sait. Et qui sait ce qu'il peut être...

Ainsi nous pouvons avancer avec la certitude de notre savoir comme socle rassurant et l'incertitude de notre connaissance qui nous guide sans cesse vers l'autre pour mieux l'accueillir et l'entendre.

C'est à ce prix que la surprise continuelle de ce que l'Autre porte en lui nous confirme dans ce métier et nous fait grandir en humanité.